

## Scènes cruelles

Michel Biron

Numéro 80, printemps 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93713ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Biron, M. (2020). Scènes cruelles. *L'Inconvénient*, (80), 50–52.

# Scènes cruelles

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE **Michel Biron**

On a beaucoup parlé du roman *trash* de Kevin Lambert, *Querelle de Roberval*, paru d'abord au Québec en 2018, puis repris en France à l'automne 2019 par une jeune maison d'édition (Le Nouvel Attila), sous le titre abrégé *Querelle* et dans un français considérablement adapté au public hexagonal. Le roman est lui-même une adaptation québécoise de *Querelle de Brest* de Jean Genet (1947), un des textes phares de la littérature homosexuelle du 20<sup>e</sup> siècle, porté à l'écran par Fassbinder (*Querelle*, 1982). On retrouve chez Kevin Lambert la violence crue et cruelle du roman de Genet, centré sur une figure qui porte son combat jusque dans son nom sonore. De Brest à Roberval, c'est la même anomie terrifiante qui permet à Querelle de régner sur le corps des garçons qu'il côtoie. À la virilité des marins de Genet se substitue celle des hommes du bois, et au monde désenchanté de l'après-guerre répond le monde désespéré d'ouvriers en grève.

À la langue somptueuse de Jean Genet s'oppose toutefois l'oralité âpre de Kevin Lambert, qui multiplie les tournures familières, les mots anglais (*slutboys*, *crowdé*, *brainstorme*, *fifthwheel*, etc.), les sacres, mais le tout parsemé de mots rares (*vénusté*), d'orthographe inclusives (« Illes n'ont pas l'air

méchants »), d'un pastiche de Rimbaud (« une hémoglobine claire fuit de sa gorge pour accrocher lugubrement aux herbes des haillons rubescents »), de références à la tragédie grecque (le roman épouse la structure : *parodos*, *stasimon*, *kommos*, *exodos*). Ce n'est pas la vulgarité parfois graphique de certaines scènes qui surprend, mais plutôt le mélange des registres, ce qui donne tantôt « Querelle avait la shape freluquette des garçons qu'il charme sur Grindr », tantôt cette phrase particulièrement « écrite » : « Querelle a fait le choix de se terrer dans l'abject qui est le sien, dans un scandale qui épouse les formes de son désir. »

C'est comme si on lisait en un seul roman *Le cassé* de Jacques Renaud et *Prochain épisode* de Hubert Aquin. Certes, Genet était lui-même ce mélange pas si improbable de voyou et d'esthète, mais Kevin Lambert ne se contente pas de mimer son réalisme *hardcore*, qui est à la fois une inspiration et un tremplin. Il l'amplifie et le détourne, le met à distance et à sa main grâce à l'hyperconscience littéraire du narrateur, qui nous plonge dans le sordide avant de prendre tout à coup la parole aux deux tiers du roman, en son nom propre pour ainsi dire, en vertu d'une ironie qui éclate au grand jour :

« Il faut maintenant dire le vrai. Faire le récit des aléas d'une lutte syndicale a pu donner à madame la lectrice ou à monsieur le lecteur l'impression d'un parti pris du texte en raison d'une empathie trop grande envers la paresse et les grévistes. Or la position défendue par ce livre se veut claire : l'entrepreneuriat est le génie de notre époque. Je – Kevin Lambert, auteur de cette bien modeste fantaisie – prends ici même, en page 179, position sans ambiguïté pour le patronat et contre la bassesse des grévistes. »

Dans ses *Fragments philosophiques*, le théoricien romantique Friedrich Schlegel disait que l'ironie est une « parabase permanente ». Elle rompt l'illusion mimétique, l'acteur s'adressant tout à coup au public comme s'il sortait de son rôle. Dès lors, on ne lit plus le roman de la même façon, il n'y a plus de premier degré qui tienne. Même dans les scènes finales du roman, d'une cruauté sans limites, on se souvient que l'auteur a lui-même qualifié son œuvre de « modeste fantaisie ». Au milieu d'un champ de baseball, deux bandes de travailleurs s'affrontent dans un combat à mort. Ce ne sont plus les patrons contre les ouvriers, mais les ouvriers qui s'entretuent. Le chapitre s'intitule ironiquement : « Syndicalisme de combat ». Au lendemain de cette boucherie apocalyptique, l'une des grévistes, Jézabel (elle ne porte pas un prénom biblique pour rien), poursuit avec ses camarades son entreprise de destruction en s'attaquant cette fois aux vrais responsables, en l'occurrence la famille du patron. C'était écrit, nous prévient le narrateur, qui use de façon ostentatoire de ses prérogatives : « Le récit se désolidarise ici de l'assassin pour montrer dans sa cruauté la plus nue la catastrophe dont elle porte le nom. » À la fin, les grévistes font une sorte de méchoui avec les corps empalés (« moitié vivants moitié morts » !) du patron et de sa femme, délicatement arrosés d'une marinade sauce barbecue (achetée chez Costco).

Pourtant, on ne rit guère dans ce roman, qui se distingue au contraire par la gravité de ses personnages, portés par une tragédie qui les dépasse et qui leur donne à l'occasion une forme de grandeur. Ce sont des êtres trahis par ceux-là mêmes qui devaient les protéger, à commencer par la famille. Querelle semble avoir perdu tout contact avec la sienne, tout comme Jézabel, et plus encore un groupe de trois jeunes garçons, baptisés « le premier », « le deuxième » et « le troisième » (comme « le septième », dans *Une saison dans la vie d'Emmanuel* de Marie-Claire Blais, autre roman fasciné par le mal), qui vont incendier les maisons des grévistes à coup de cocktails Molotov le soir de Noël. « Trois garçons émouvants, trois bums de quinze, seize ans [...], trois graines de terroristes » qui se sont rencontrés à travers des jeux vidéo et

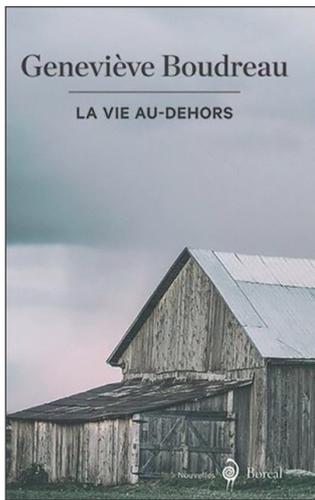


qui forment le « lumpenprolétariat » du roman. Ils n'ont pas de famille, ou auraient préféré ne pas en avoir. Ils profanent le cadavre de Querelle avec leur sperme, dans une scène d'une horreur indescriptible. Leur malheur, leur haine gratuite, leur désespoir froid sont comme le reflet insupportable de l'inhumanité de toute la société.

Même parmi les ouvriers, tout est trahison. « La solidarité, c'est ça qui va finir par faire plier le patronat », répète Jacques Fauteux, le chef syndical, qui se pendra lorsque le patronat décrètera un lock-out. La solidarité, Querelle n'y croit guère, mais il est le premier à se battre lorsque vient le temps de régler des comptes, tout comme Jézabel, sa seule amie véritable, qui lui enfoncera un pieu dans le cœur pour couper court à son agonie. Le geste assassin a quelque chose de sacrificiel, comme s'il fallait passer par ce sadisme, par cette destruction généralisée des corps, par cette turpitude des êtres pour que la vie redevienne possible, pour que d'autres communautés se créent.

Et si l'écrivain d'aujourd'hui en avait assez de la littérature sagement ludique, de la littérature à bilboquet, tournée vers elle-même ? Si elle aspirait à retrouver le chemin du dehors, à se reconnecter à la vie sans renoncer à son tranchant ironique, à sortir de sa cloche de verre sans perdre sa littéarité, à retrouver le goût des choses et du monde, fût-ce au prix des pires abjections ? Si elle revendiquait son hétéronomie comme jadis elle a conquis son autonomie ? Kevin Lambert le fait avec tous les moyens dont il dispose (et ils sont considérables), quitte à piller des œuvres (comme celle de Genet) et à passer par la théâtralisation scandaleuse de l'exploitation des corps et des âmes. D'autres choisissent la voie inverse, celle de la retenue la plus extrême, de l'antiperformance, comme on le voit par exemple dans l'émouvant recueil de nouvelles de Geneviève Boudreau, *La vie au-dehors*.

L'écriture minimaliste de cette auteure née aux Îles-de-la-Madeleine s'est d'abord forgée du côté



de la poésie. Son premier titre, *Acquiescer au désordre* (L'Hexagone, 2012), annonçait déjà sa manière de ne jamais se payer de mots, de revenir à l'essentiel, de consentir au chaos de ce qui est : « Ne plus être étrangère à mon corps, ni poursuivre une route de crainte de loger dans un bris du ciel. Saisir d'un geste les objets grugés qui t'entourent. » Le désordre, dans *La vie au-dehors*, c'est celui de la bataille quotidienne que mènent des paysans comme André. Un jour, il aperçoit une colonne de fumée au bout de

sa terre, où il se rend de mauvais gré, son corps vieillissant le faisant souffrir. Il aurait eu besoin de se reposer, et puis que va-t-il dire aux jeunes qui s'amusez probablement à allumer un feu pour le plaisir de faire un mauvais coup, mais sa femme l'observe et il n'a pas le choix de vérifier ce qu'il en est. Chemin faisant, les souvenirs affluent, les pique-niques de jadis, la pêche à la truite. Il n'a plus d'énergie à présent, il n'a même plus le goût de disputer les enfants. Arrivé sur place, il ne voit rien qu'une carcasse carbonisée. L'animal avait les pattes attachées. Telle est la vie au-dehors.

D'autres scènes cruelles sont évoquées en quelques traits à peine, presque vides et pourtant percutantes de vérité. Un enfant revient de l'école et s'en va trouver sa tortue appelée Toto, attachée près d'un ruisseau par une corde bizarrement fixée dans sa carapace. C'est son père qui a fait le trou, à l'aide d'une perceuse (« C'est pas pire qu'un *piercing* »). Il n'en pouvait plus de voir la bête insignifiante se promener dans la maison et l'enfant n'a pas osé protester, même s'il avait l'impression que son père faisait un trou dans ses os à lui. Toute la famille semble retenir son souffle devant la mauvaise humeur du père. On n'en saura pas plus, mais l'enfant, par compassion pour la pauvre bête condamnée à se faire manger par quelque prédateur, l'écrase d'une pierre, après lui avoir caressé doucement la tête. Dans « La mort t'avait paru facile », même scénario, ou presque : un adolescent est obligé d'abattre d'un coup de hache un raton laveur prisonnier d'un piège. Dans « Pas la peine », un veau s'est échappé jusqu'à l'église du village. Son propriétaire, Gilbert, appelle son voisin, qui accourt en pleine nuit et l'aide à faire monter la bête dans son pick-up. Mais Gilbert est furieux : « Hostie de tabarnac, me faire niaiser de même, comme si j'avais rien que ça à faire. Y va voir, lui. Y va voir. » Il abat sa pelle sur la pauvre bête, qui tombe raide morte sous les yeux consternés de son voisin, complice malgré lui.

Geneviève Boudreau maîtrise l'art de la forme brève. Elle nous emmène là où on ne s'y attend jamais, sans le moindre artifice. Dans « Pourquoi tout ça ? », une femme prépare un gratin quand son mari revient de la ville, où il a croisé Léo, tout juste sorti de prison. Son mari a pris la peine de parler à Léo pour ne pas qu'il se sente un paria : « Pis j'y ai dit que c'était correct, qu'y avait pas à se cacher. Que ce qui s'est passé est passé, qu'y a payé pour ça, pis qu'on pouvait se saluer sans qu'y se sente mal chaque fois. » Sa femme reste méfiante et se demande pourquoi Léo n'est pas parti vivre ailleurs. Puis la nouvelle bifurque, on revient au gratin, à la vie de tous les jours, aux pommes de terre épluchées. Mais c'est encore la même misère humaine, la même solitude terrifiante. Le mari demande tout à coup : « Pourquoi tu fais toute ça ? – Toute quoi ? – Pourquoi t'arranges toutes ces patates-là ? Tu sais ben que les enfants viendront pas souper. Tu sais ben qu'on va juste être nous deux. » La femme sort, sans dire un mot. Il n'y a rien à dire, la douleur est trop vraie, trop banale, et Geneviève Boudreau a le génie de ne rien expliquer, de laisser la vie émaner des silences du dehors.

Le recueil est extrêmement construit, ponctué par une série de six tableaux intitulés simplement « Portrait I », « Portrait II », etc., qui reviennent après chaque bloc de trois nouvelles. Ce sont des arrêts sur image au milieu d'une campagne jamais identifiée géographiquement, qui pourrait être n'importe où dans le Nord. On y voit une grange tombant en ruine, des chemins boueux, un vieux prunier qui terrifie les enfants. Ce ne sont pas des lieux paisibles, car la terreur s'étend là où on ne l'attend pas, dans ces espaces reculés, qu'on croyait à l'abri de la violence des hommes. « Ici, si loin de tout, si loin du fracas du monde, des violences radicalement étrangères qui se perpétuent par-delà les frontières connues, comment croire que l'horreur puisse tracer son chemin, trouver dans le quotidien d'une vie réglée sur le rythme des bêtes le moyen de frapper, d'imposer sa détresse ? »

Ce petit livre passera peut-être inaperçu, comme c'est souvent le cas pour les recueils de nouvelles : ce serait dommage, car il y a là une écriture d'une sobriété vibrante, un hommage à la vie la plus fruste, d'une magnifique sauvagerie. ■

QUERELLE DE ROBERVAL  
Kevin Lambert  
Héliotrope, 2018, 280 p.

LA VIE AU-DEHORS  
Geneviève Boudreau  
Boréal, 2019, 166 p.